

Peut-on se laisser séduire par un cynique ? L'amour est-il un jeu de chaises musicales ? Combien de chances une grenouille de bénitier a-t-elle de devenir une pratiquante acharnée du « ménage à trois » ? Toutes ces questions trouvent leurs réponses dans « Whatever Works », quarantième long-métrage de Woody Allen, qui catapulte une jeune dinde prénommée Melody (Evan Rachel Wood) dans les bras d'un savant acariâtre, Boris Yellnikoff (Larry David). Avec ce film, Woody Allen, portraitiste avisé du couple depuis les années 70, retrouve la ville de New York, qu'il avait abandonnée le temps de trois tournages, ceux de « Match Point », de « Scoop » et de « Vicky Cristina Barcelona ». Il y renoue avec sa vision désabusée de la condition humaine, y dénonce les faux-semblants et les hypocrisies, y retrouve sa verve jubilatoire et fait s'y adresser ses acteurs au public (un procédé qui lui est habituel depuis « Annie Hall »). De passage au Ritz, son hôtel parisien de prédilection, le cinéaste new-yorkais – chemise rayée bleu ciel et blanc –, qui rencontre les journalistes au rythme soutenu d'un par demi-heure, nous parle de son film, de ses acteurs et de ses nuits. L'échange est vif et plutôt concis...

« Madame Figaro ». – **Quand avez-vous écrit le scénario de « Whatever Works » ?**
Woody Allen. – Oh, vous, vous avez lu la presse américaine...

– C'est vrai, mais pourquoi dites-vous ça ?
 – J'ai confessé une fois, juste « en passant » (en français dans le texte), l'avoir imaginé il y a trente ans, puis fourré dans un tiroir. Or les journalistes se délectent littéralement de cette histoire. Bon... à l'époque, je l'ai abandonné parce que Zero Mostel, le comédien auquel je songeais, venait de mourir. Une grève des acteurs se profilant aux États-Unis, j'avais besoin d'un script très vite. J'ai donc dépoussiéré « Whatever Works ». Puis j'ai demandé à Juliet Taylor, ma directrice de casting, qui elle voyait pour le rôle de Boris Yellnikoff. Elle m'a répondu du tac au tac : Larry David.

– Ça vous semblait un bon choix ?

– Une idée de génie, oui... Peu de comédiens peuvent se permettre de se montrer grincheux, insultants et sarcastiques sans perdre pour autant la sympathie du public. Si je m'y risquais, vous me trouveriez détestable. Et vous n'auriez pas tort. Groucho Marx en était capable. W. C. Fields aussi. W. C. Fields frappait les enfants et donnait des coups de pied aux chiens en toute impunité. Comme lui, Larry, dont je connais très bien la série sur HBO, « Curb Your Enthusiasm », et qui avait déjà passé une tête dans deux de mes films, a le droit de dire et de faire des horreurs. C'est dans son style.

– Votre mère, que vous affubliez d'une moustache dans « Prends l'oseille et tire-toi », ressemblait-elle réellement à Groucho ?

– Absolument. D'ailleurs, lorsque j'ai rencontré pour la première fois Groucho Marx dans un restaurant new-yorkais, j'ai cru voir un de mes oncles maternels. Vous savez, ceux qui dans les bar-mitsva pincement les fesses de vos sœurs, de vos cousines ou de vos tantes. Mon père, lui, avait plutôt l'ossature et la dégaine de Fernandel.

– Pourquoi avez-vous abandonné Scarlett Johansson pour Evan Rachel Wood ?

– (Il éclate de rire.) Vous n'allez jamais me croire : elle me paraissait trop vieille pour le personnage. « Little Scarlett » avait 19 ans lorsque je l'ai engagée pour « Match Point », elle en a 24 aujourd'hui. C'est canonique, non ? Bref, je n'avais jamais entendu parler d'Evan Rachel Wood avant que ma femme, Soon-Yi, n'attire mon attention sur elle. Elle s'inquiétait parce qu'elle

n'avait jamais tourné de comédies. Mais les acteurs n'ont pas besoin d'être drôles. Il leur suffit d'être... vraisemblables.

– Qui vous semble drôle, néanmoins ?

– Diane Keaton m'a toujours fait beaucoup rire, à l'écran comme dans la vie. Sinon, les Monty Python. Et Reese Witherspoon. Voilà vraiment quelqu'un d'authentiquement spirituel. J'aimerais beaucoup travailler avec Reese. Et aussi avec Cate Blanchett, l'une des meilleures actrices au monde.

– Quand Boris Yellnikoff se réveille en sueur la nuit, il psalmodie d'une voix gutturale « l'horreur, l'horreur »...

– J'ai emprunté ça au « Cœur des ténèbres », de Joseph Conrad.

– Vous aimez Conrad ?

– Pas du tout. Je le juge lourd, pompeux, ennuyeux à mourir. Intellectuellement, je comprends son importance. Mais il ne me touche pas.

– Vous auriez pu être écrivain...

– Et je le deviendrai un jour, quand les studios cesseront de me financer ou que je me trouverai trop vieux pour tourner. (Rêveur.) Quelle vie merveilleuse ! Pouvoir se dire « allez, j'arrête pour aujourd'hui », sans avoir à rectifier le tir aussitôt avec un « mon Dieu, j'ai tout de même un film de 15 millions de dollars sur les bras ».

– Vous sentez-vous proche de Boris Yellnikoff ?

– On me croit misanthrope, cynique, nihiliste. Je vous assure que je ne le suis en rien. J'ai beaucoup d'amis, je n'ai jamais pensé à me jeter par la fenêtre, je n'ai jamais voulu quitter mon

TRENTE ANS QU'IL MIJOTAIT SON QUARANTIÈME FILM ! AVEC "WHATEVER WORKS", SCÉNARIO MALICIEUX ET SCÈNES TRUCULENTES À SOUHAIT, WOODY ALLEN REVIENT À SON CHER NEW YORK. L'OCCASION D'UN QUART D'HEURE TRÈS SPIRITUEL.

Propos recueillis par Sophie Grassin

appartement luxueux pour vivre dans un deux-pièces lugubre, et je n'ai absolument aucun don pour la physique quantique. Moi, je ne m'intéresse qu'au... baseball. Comme Boris, je vois, en revanche, la vie comme un combat sans espoir balisé de moments possibles. Cela dit, je crois à la chance. Nous sommes tous – et c'est extrêmement angoissant quand on y pense – à la merci du hasard. On passe sa vie à se dire :

« si je cesse de fumer, je ne tomberai pas malade. Si je mange, je serai en meilleure santé ». Tu parles.

Le thème du hasard existait déjà dans mon premier film, « What's New Pussycat », où Peter O'Toole traversait les États-Unis en voiture et voyait un parachute s'écraser sur son capot. Et, évidemment, dans « Match Point ».

– Les parents de Melody, chrétiens sudistes conservateurs, deviennent, pour l'un, adepte du triolisme, et, pour l'autre, gay...

– Rigides, étroits d'esprit et probablement républicains, ils craignent les foudres de Dieu. Mais à mesure que le film avance, ils deviennent honnêtes avec eux-mêmes. Les fausses règles s'évanouissent. Les vrais penchants s'expriment.

– Est-ce qu'à l'instar de Boris Yellnikoff Fred Astaire vous calme ?

– Quand je me réveille la nuit, en proie à l'anxiété, je mets un film. Si c'est « Cris et Chuchotements », d'Ingmar Bergman, mes angoisses redoublent. Mais si c'est « Top Hat », de Mark Sandrich, avec Fred Astaire, je sais que je me rendormirai. ■



WOODY ALLEN

“ MOI, JE NE M'INTÉRESSE QU'AU BASEBALL ”